

2000–2002), connus de l'auteur. D'autres travaux manquent à l'appel, comme celui de W. Goffart (*Barbarians and Romans*, A. D. 418–584 [Princeton 1980]), pour une période peu envisagée ou celui de J.-M. Carrié et A. Rousselle (*L'Empire romain en mutation, des Sévères à Constantin*, 192–337 [Paris 1999]): sur la question des comitatenses), ou pour des raisons de calendrier de parution, mais ils complèteront utilement sur l'un ou l'autre point, les vues de Le Bohec, dans le domaine de l'histoire militaire (la troisième édition revue de P. Richardot, *La fin de l'armée romaine, 284–476* [Paris 2005]), ou de l'examen de la *Notitia Dignitatum* (Concepción Neira Faleira, *La Notitia Dignitatum. Nueva edición crítica y comentario histórico. Colección Nueva Roma* [Madrid 2005]) et de l'architecture militaire (M. Reddé et al. [ed.], *Les fortifications militaires. L'architecture de la Gaule romaine. Documents d'archéologie Française vol. 100* [Paris et Bordeaux 2006]).

Quoi qu'il en soit, Le Bohec fait œuvre utile en proposant une vue d'ensemble de l'armée romaine tardive sous divers angles et, comme le plan de son ouvrage le démontre, il entend bien répondre à des attentes multiples. Une introduction générale met en place les matériaux; la définition de la période traitée qui peut osciller entre Bas-Empire et Antiquité tardive, l'examen de l'état de la recherche et des sources, le cadre historique et géographique. Les trois premiers chapitres sont dédiés à la description des armées dans un cadre historique et chronologique précis, à savoir sous les règnes successifs de Dioclétien, Constantin I, Constance II et Julien. L'auteur enchaîne sur une série de chapitres techniques au nombre de dix, avant de reprendre l'approche historique qui était celle du début, avec l'illustration de la période valentinienne, puis de la période qui correspond à la fin de l'Occident romain.

On voit bien le souci de l'auteur d'établir une rupture dans le traitement de l'histoire des faits entre la première moitié du quatrième siècle d'une part et la seconde partie du Bas-Empire d'autre part. En réalité, pour justifier cette présentation, il part du principe qu'il n'y a pas eu une armée à destinée unique durant le Bas-Empire, mais cinq, celles qui sont reliées aux règnes de Dioclétien, de Constantin I^{er}, de Constance II et Julien réunis, des Valentiniens et de Théodose. Il en ajoute naturellement une autre, celle du cinquième siècle, qui n'a pas été à proprement parler traitée dans l'ouvrage. Dans la première moitié de ce siècle, l'armée poursuit sa mutation et il est clair que là aussi devraient pouvoir se distinguer des évolutions multiples. Vu le peu d'intérêt porté à ce demi-siècle et même si les sources historiques sont lacunaires pour l'Occident, le titre de l'ouvrage lui-même (*l'armée sous le Bas-Empire*) s'en trouve un peu inadapté. L'auteur tente de justifier sa position en exagérant l'importance de la date fournie par la prise de Rome en 410. Elle ne signifie pas, même en Occident, la transformation lente de l'armée vraie en une milice qui ne subsiste plus que de nom (p. 15). Le sort de l'armée du Bas-Empire n'est pas scellé aussi rapidement. Le dossier archéologique qui est en construction montre déjà des

Yann Le Bohec, *L'armée romaine sous le Bas-Empire*. Collection Antiquité-Synthèses volume 11. Picard, Paris 2006. 256 pages, 45 planches.

Yann Le Bohec avait déjà abordé le thème de l'armée romaine, dans un ouvrage consacré à *L'armée romaine sous le Haut-Empire*, paru en 1989 et traduit en italien, anglais, espagnol et russe, avant de prendre en charge, en 2002, l'organisation d'un congrès international à Lyon sur le thème de l'armée du Bas-Empire: Y. Le Bohec / C. Wolff (éd.), *L'armée romaine de Dioclétien à Valentinien I^{er}*. Collection du Centre d'études romaines et gallo-romaines, n. s. cahier 26 (Lyon 2004). Dans une certaine mesure, il lui revenait donc de compléter sa première œuvre en préparant un autre manuel relatif à l'armée tardive.

Celui-ci s'inscrit dans une dynamique de recherche qui a fortement été marquée ces dernières années par la production de travaux consacrés au même thème ou à des thèmes parallèles, comme ceux de P. Southern et K. R. Dixon, *The Late Roman Army* (London 1996) ou des articles parus dans la revue *Antiquité tardive* (8–10,

désaccords avec ce point et que dire de la partie orientale de l'Empire pour cette même période. Il sera utile, dans le futur, de poursuivre l'enquête un peu au-delà.

Les chapitres relatifs à l'histoire de l'armée (1 à 3, 14 et 15) sont construits sur un schéma semblable où il est question de mettre l'accent sur les guerres et les réformes. L'histoire militaire plus mouvementée se trouve naturellement davantage développée pour les années 353–363 et 375–410, mais les éléments de réforme y sont moins mis en valeur.

Entre les chapitres évoqués à consonance historique, on en trouve donc d'autres (dix) à objet thématique; ils sont successivement dévolus au recrutement, aux unités, aux soldats et à la hiérarchie, à l'architecture militaire, à la tactique et au combat, à la stratégie, à la question du rapport entre les civils et les militaires. Ils concernent toute la période envisagée dans le livre.

Il est utile d'envisager maintenant, chapitre par chapitre, quel est l'apport de l'ouvrage.

Dans le premier chapitre, il ne fait pas l'impasse sur l'héritage militaire à la fois difficile et mal connu du troisième siècle ou de la fin de ce siècle. Il suggère à juste titre qu'il vaut mieux se fonder sur l'emplacement des troupes pour en inférer les théâtres d'opérations sur les frontières, les trente et une légions de l'époque d'Aurélien n'étant pas dispersées de manière équilibrée. Suivant l'opinion maintenant répandue, Gallien, pour toute innovation militaire, ne dispose que de quelques unités de cavalerie différemment équipées.

En opposant d'emblée des réformes imaginées pour le règne de Dioclétien à des vraies réformes qu'il situera plus volontiers sous Constantin, Le Bohec met le doigt à nouveau, avec intelligence, sur les questions principales qui agitent les cénacles des chercheurs.

Il énumère à raison les réformes que Dioclétien n'a pas faites, mais qui lui ont été imputées. Lorsqu'il est question de couper l'armée en deux entités, le *comitatus* ne représenterait pas une réalité bien avérée. La défense en profondeur, si elle existe sous Dioclétien, est calquée sur un modèle qui existe dès la fin du troisième siècle, dont l'auteur ne fait pas mention. Un type d'architecture militaire tétrarchique a aussi été mis en exergue par les découvertes archéologiques, mais le dossier a été suffisamment critiqué pour en revenir à une prudence chronologique salutaire. Le bilan de Dioclétien est plutôt à rechercher ailleurs. C'est un réactionnaire à qui on peut attribuer une réforme du recrutement militaire et une augmentation des effectifs, selon une proportion qu'il convient de modérer.

Dans le deuxième chapitre, il est question de montrer le bilan de Constantin qui, avec un certain empirisme, apporte de réelles réformes à l'armée qui lui donne son vrai visage du Bas-Empire (p. 37). Accessoirement, ou sans qu'il n'en ait le choix, il a recours à des barbares. La question centrale est celle de la réforme du haut commandement (*Magistri militum*, *Scholae palatinae*).

Côté tactique et stratégie, cette réforme va dans les sens d'une perception différente de l'organisation des

armées sur le terrain. En effet, des termes nouveaux apparaissent: un certain nombre d'unités reçoivent l'appellation de *comitatenses* et des textes, fort rares, commencent à parler des *riparesenses* et des *limitanei*. Ces derniers ne peuvent qu'être envisagés sous un angle géographique, quant à leur localisation. Qu'en est-il alors des *comitatenses*? Comme il en sera encore question dans un chapitre dévolu à la stratégie, l'auteur ne peut les considérer comme une armée à part entière et émet déjà l'idée qu'il s'agit d'un titre honorifique. Ici, mais c'est un détail, le *Limes Belgicus*, qui n'existe pas, est cité mal à propos en vue de nier une opposition entre armée immobile et mobile qui relève du phantasme (p. 36).

Au troisième chapitre, il est question d'histoire événementielle sous les règnes de Constance II et de Julien plus que d'analyse de l'organisation des armées ou des réformes. Il est vrai qu'il faut attendre 355 pour pouvoir s'appuyer sur une source de première importance, Ammien Marcellin. Dès lors l'auteur se perd un peu dans les faits politiques, puis dans les récits des guerres contre les Alamans et les Perses. On a du mal à apercevoir les projets de réformes, sauf peut-être dans le domaine du recrutement. Dans ces conditions, il est malaisé d'établir qu'il pouvait exister à cette époque une troisième armée spécifiquement différente de la précédente.

Le chapitre consacré aux règnes de Valentinien I^{er} et de Valens s'adresse à une période rendue plus accessible grâce aux données de l'historien Ammien Marcellin (chapitre 14). Ici aussi, les pages présentées sont très narratives et davantage dédiées à des faits de guerre ou de politique; il est vrai qu'il faut s'accommoder d'une nouvelle situation, dans laquelle Valentinien I s'occupe de l'Occident et Valens de l'Orient et considérer que l'année 375 représente un tournant dans cette époque troublée. En rapport avec la réforme des armées, remarquons tout spécialement l'hypothèse présentée par l'auteur à propos de la bipartition en corps de troupes des *seniores* et des *iuniores* qui est antérieure à 364. Au cours du quatrième siècle, les unités sont devenues de plus en plus petites et ce mouvement s'est accéléré, il suppose donc que les *iuniores* ont été formés par les soldats détachés du corps d'origine aux fins de créer une nouvelle troupe, fille de l'ancienne (p. 189). L'autre réforme importante mise en discussion est celle de la réorganisation de la frontière rhénane avec la construction de nouvelles forteresses et d'un nouveau cordon frontalier. L'auteur pense qu'il ne faut pas créditer Valentinien I de toutes ces constructions, comme le font les archéologues. De la même manière, on n'a pas pu se rendre compte à l'époque d'un choix virtuel qui aurait été fait visant à renoncer de manière irrémédiable à la stratégie de l'offensive (p. 191).

Le chapitre 15, consacré à l'histoire postérieure à 378, est aussi de nature événementielle, avec en toile de fond la question de la fin de l'Occident romain. Pour traiter cette question plus avant, il est clair qu'il aurait fallu dépasser le terme de 410 proposé, voire même celui de 450.

Quelques appréciations notamment sur le plan économique sont excellentes mais incomplètes. En outre, l'auteur ne dégage pas les grandes lignes de l'évolution de l'armée à ce moment, en dehors du fait du partage consommé entre Occident et Orient, qui voit le jour. Les principales lacunes bibliographiques concernant cette partie viennent d'ailleurs de l'Orient.

L'auteur a aussi méritoirement abordé bien d'autres aspects dans son ouvrage. Il s'agit des chapitres situés au centre de son manuel qui approchent l'armée sous divers angles thématiques et techniques (chapitres 4 à 13).

Le recrutement est analysé au quatrième chapitre. La question centrale reste évidemment celle de la proportion entre romains et barbares. L'auteur synthétise bien et de manière ramassée les divers aspects du mode de recrutement qui s'organise principalement sous les deux formes connues, à savoir directe et indirecte dans un cadre parafiscal dans ce dernier cas, où il faut ajouter les formes subséquentes: mercenariat, prisonniers de guerre enrôlés de force et fédérés. Dans le sillage de ceci, la perte de qualité est bien reconnue. Par contre le problème de la chronologie de cette mise en place ou d'une évolution entre les règnes de Dioclétien et de Valens n'est pas facile à éclairer si ce n'est grâce aux travaux de Jean-Michel Carrié (p. 57). L'auteur étudie ensuite deux questions plus simples, celle de l'origine du recrutement et de la *Notitia Dignitatum*.

Le cinquième chapitre est consacré aux unités. L'importance numérique globale des effectifs constitue un problème difficile et continue d'être en débat. La garde impériale est le corps d'armée qui évolue le plus souvent et qui est représenté par un dédale de termes utilisés pour la désigner. Quant aux légions, sa réorganisation commence clairement avec Dioclétien et le nombre n'augmentera plus après Constantin. Même si le phénomène de la multiplication des unités et de la diminution des effectifs est en marche, certaines légions conservent encore un nombre anormal de soldats. Une certaine uniformisation finit par s'imposer. Les auxiliaires et les cohortes d'infanterie poursuivent assez bien la tradition du Haut-Empire. La cavalerie, dont on sait qu'elle occupe une place nouvelle notamment dans la tactique au combat, ne paraît pas avoir grossi outre mesure. Pour la marine, on sait l'attachement des Tétrarques et de Constantin à sa réorganisation. Finalement, il convient aussi, dans cette perspective, de réinterroger la *Notitia Dignitatum*, sans compter qu'elle a aussi été utilisée pour mettre en avant un concept de bipartition entre armée de campagne et armée frontalière pour mieux s'en référer à une notion de stratégie, alors que la division réelle est plus celle d'Ammien Marcellin qui distingue soigneusement l'armée d'Orient et l'armée d'Occident (p. 76).

Le chapitre 6 concerne la hiérarchie de l'armée. Il est assez long et prend en compte les organes d'encadrement de l'armée du Bas-Empire, ce qui est d'autant plus méritoire qu'il n'existe pas assez de travaux récents sur le sujet et que l'auteur estime à juste titre que le sujet mé-

rite d'être repris. Pour l'essentiel, il décrit les différents maillons de la chaîne de la hiérarchie militaire, soit les officiers supérieurs, les officiers subalternes, les sous-officiers et les soldats. L'armée du quatrième siècle apparaît bien complexe, avec une hiérarchie comprenant toujours de nombreux degrés et une assez grande variété de fonctions. Celle de maîtres de milice change de nature et n'échappe pas à la germanisation précoce. Sans compter que les termes de comte et de duc ou d'autres sont ambigus et peuvent être employés dans plusieurs sens.

L'architecture militaire est évoquée dans le septième chapitre. L'auteur a bien perçu les changements majeurs du Bas-Empire et les conditions dans lesquelles a été développée une nouvelle architecture castrale. Mais toute l'architecture n'y est pas étudiée, loin s'en faut. Il n'en a retenu que des exemples emblématiques, comme celui du camp à plan «tétrarchique», qui force les archéologues à ne plus accorder trop d'importance à la démarche typologique sensée déboucher sur des certitudes chronologiques. La question de la forme prise dans les camps par certains bâtiments, les principia et les casernes par exemple, n'est pas plus déterminante d'une chronologie précise. En réalité, la fonction du site et sa situation dans l'orbite d'une région est plus importante. Quant aux rubriques consacrées aux grandes et petites enceintes et aux grands sites militaires, elles sont traitées fort rapidement; le débat essentiel devrait consister à établir s'il s'agit d'une ville ou d'une fortification militaire, la terminologie antique étant bien souvent imprécise et de peu d'utilité dans cette perspective. Il faut tenir compte aussi d'une évolution toujours possible et le fait est bien souvent avéré au cinquième siècle: l'occupation civile remplace une initiative qui est militaire à l'origine. La «petite» architecture militaire n'a pas eu droit de cité dans le manuel. Elle relève pourtant bien des ouvrages militaires: les tours de garde en réseau, les ports militaires, les *burgi* et les fortifications de hauteur qui n'offrent pas, il est vrai, une architecture de grande qualité ou sont parfois reliés à des initiatives émanant de la population.

Les deux chapitres suivants, 8 et 9, sont ouverts sur les questions de tactique. Le premier met en avant l'évolution de l'équipement militaire, l'exercice, la logistique, la diplomatie, le renseignement et le stratagème; l'autre est dédié à la forme des combats.

Si nous sommes informés de l'existence de nombreux ateliers de fabrication d'armes de guerre (une quarantaine), leur mode de fonctionnement mériterait une nouvelle étude. Pour les gynécées, on a envisagé aussi la possibilité que les ateliers urbains en question auraient procédé à une sous-traitance auprès de petits fournisseurs privés (F. Vicari, *Produzione e commercio dei tessuti nell'Occidente romano*. British arch. reports, Int. ser. 916 (Oxford 2001)). Dans le descriptif des équipements militaires qu'il réalise, l'auteur maîtrise bien la bibliographie sur le sujet. En ce qui concerne l'approvisionnement, cette rubrique est l'occasion de revenir sur la question longtemps débattue du soldat-

paysan (p. 116–117) et sur l'annonce militaire pour laquelle l'Égypte et ses papyrus font merveille en termes de documentation. Le traité (foedus) demeure, enfin, au centre des préoccupations lorsqu'il s'agit de présenter le thème de la diplomatie (p. 120–122). L'auteur avoue son scepticisme sur la loyauté des signataires barbares.

Dans le chapitre consacré au combat, Le Bohec propose un tour d'horizon sur les ennemis, dont la diversité est maintenant mieux connue que le nombre. Enfin, pour esquisser une théorie de la bataille, la documentation sur laquelle il s'appuie, à savoir huit batailles de plaine connues pour le quatrième siècle avec plus ou moins de détails par les récits des historiens, est suffisante. On en dira à peu près la même chose à propos des sièges, qui ont l'avantage, avec les commentaires d'Ammien Marcellin, de nous faire connaître des détails de l'architecture des villes concernées, les progrès de l'artillerie et, finalement, la poliorcétique (aussi par Végèce).

Trois chapitres (10 à 12) enchaînent les questions de stratégie. Ils sont structurés de la façon suivante: le premier envisage la conception d'ensemble pour autant qu'il en ait une, avec la présentation du débat historique, les questions de vocabulaire, les principes stratégiques et les réalités matérielles. Le second chapitre est dédié à l'Europe, soit aux territoires du nord-ouest et à ceux du Danube. Dans le troisième, enfin, il est question de l'Orient, de l'Afrique et de l'Espagne.

Le Bohec résume parfaitement bien la querelle historique, dans son ensemble, qui a été portée sur les fonts baptismaux par Theodor Mommsen, puis relancée de manière très contemporaine par Edward Nicolae Luttwak. Il faut en dégager les trois éléments principaux. Il faut d'abord admettre que l'Antiquité n'a pas pu connaître, autrement que de manière empirique, la notion de stratégie ou qu'elle ne pouvait l'appliquer que de manière conjoncturelle. Il y a bien une division de l'armée qui s'est faite entre *comitatus* et *limitanei*, mais cette division peut-elle être acceptée comme une opposition entre une armée mobile et une armée sédentaire? Il y a bien eu, et beaucoup d'érudits sont au moins d'accord sur cette dernière idée, une défense du territoire en profondeur qui n'existait pas au Haut-Empire. L'erreur principale a été que l'on a rapproché souvent cette notion de la défense en profondeur de l'existence de deux armées de statut différent.

Le Bohec propose une solution à ce dilemme. La question n'est pas réellement de faire la différence entre une armée mobile et sédentaire, toutes les armées pouvant être mobiles par nature, et si elles ne le sont pas, c'est parce qu'elles ne sont pas appelées sur un théâtre d'opération. En fait, il nie l'existence du *comitatus* en termes d'organisation militaire: on ne voit nulle part que les *comitatenses* aient formé une armée (p. 143) et d'après Jean-Michel Carrié et Sylvain Janniard, aucun argument ne permet de dire que les unités dites *comitatenses* étaient une garde élargie de l'empereur. Comment, enfin, expliquer que certaines troupes station-

nées sur la frontière aient été appelées par ce nom? Dans cette perspective, Le Bohec propose d'y voir un terme honorifique dont certains corps de troupes auraient bénéficié. Automatiquement, les *comitatenses* ne seraient plus des unités cantonnées près de la cour impériale ou des unités faisant partie d'une armée de mouvement. L'argument utilisé dans le même sens à propos des pseudo-*comitatenses* emporte naturellement moins la conviction: des unités méritantes, mais qui ne l'avaient pas été suffisamment pour être pleinement (récompensées comme) *comitatenses*. En finale, l'auteur préfère insister sur l'existence de trois grandes armées réparties dans les secteurs frontaliers les plus menacés.

Reste la question de la défense en profondeur, qui peut être dissociée du problème précédent. Quels que soient les occupants des fortifications concernées, la théorie repose sur des éléments matériels et ne doit pas être arrimée au schéma précédent. Encore faudra-t-il y ajouter des approches chronologiques plus nuancées. Le fait n'est pas acquis une fois pour toutes. Les tours de garde et les *burgi*, le long des routes, n'occupent pas tout l'espace chronologique du Bas-Empire et les fortifications de hauteur, dispersées dans la campagne, à condition qu'ils ne s'agissent pas d'habitats perchés, sont souvent plus tardives.

Le chapitre 13 met en relation l'armée et la politique, les soldats et l'économie, les soldats et les religions. L'armée est un acteur essentiel dans le domaine de la politique comme elle l'était déjà au troisième siècle. Par contre le pouvoir d'achat des militaires n'est plus comparable à ce qui se passait précédemment, le rôle économique de l'armée est en diminution. Il est vrai que l'on y connaît des problèmes de trésorerie et la situation de l'armée de frontière, au cinquième siècle, mériterait d'être examinée de ce point de vue, notamment après l'arrêt des frappes monétaires en Occident. La composition très barbare de l'armée de la fin du quatrième siècle ne facilite pas, quant elle, l'uniformisation des croyances religieuses. Le siècle connaît des situations mixtes ou évolutives; une vue générale sur ces questions est donnée par l'auteur.

L'ouvrage est accompagné de quelques illustrations bien utiles. Les cartes sont suffisamment nombreuses, peut-être à l'inverse des plans d'architecture assez peu représentatifs de la diversité qui caractérise le Bas-Empire dans ce domaine. Pour les cartes, toutefois, on regrettera leur mauvais graphisme, surtout pour la carte d'ensemble (fig. 1) qui aurait mérité d'être spécialement redessinée pour cet ouvrage et, dans le même temps, on voit que beaucoup de cartes régionales utilisées sont très anciennes (1976 ou 1983).

L'existence même d'un manuel comme celui-ci s'imposait; il est facile à consulter et il rassemble toutes les problématiques liées à l'histoire de l'armée au quatrième siècle. Cette vue de synthèse de Le Bohec correspond à un outil de travail de grande envergure.